

MARGUERITE YOURCENAR EN FLANDRE

par Jean Eeckhout (lauréat de l'Académie française)

Ces lignes ne sont pas celles d'un exégète de Marguerite Yourcenar, mais l'hommage d'un simple lecteur qui eut le privilège de devenir un de ses nombreux amis.

Il en ignorait tout quand parut chez Plon, en 1951, la première édition des *Mémoires d'Hadrien*. Attiré par l'étrange patronyme de l'auteur comme par la personnalité de son héros, il acquit l'ouvrage, le lut d'une traite et fut aussitôt séduit. De là l'idée, pour le président du Cercle royal, artistique et littéraire et des Amitiés françaises de Gand, d'inviter cet écrivain inconnu à faire à Gand une conférence, quoiqu'il ne sût pas davantage si elle parlait comme elle rédigeait. La réponse fut immédiate et positive. Le choix du sujet également : "Naissance, mort et résurrection de la statuaire antique".

Le jour venu, il alla la chercher, Place d'Armes, à l'Hôtel de la Poste où descendaient tous les conférenciers. Elle le fit prier de la rejoindre en son appartement. Il l'y trouva, occupée à se changer, en compagnie de son amie Grace Frick. Point besoin de présentations. Elle avait déjà revêtu une longue robe mauve qui la couvrait des pieds à la tête, mais n'en avait pas encore fermé les boutons, aussi nombreux que ceux d'une soutane. "Ne voudriez-vous pas me boutonner, demanda-t-elle à brûle-pourpoint. Ni Grace ni moi-même ne sommes très alertes". Aussitôt dit, aussitôt fait. Debout, d'abord ; à genoux, ensuite, tel aux pieds d'un évêque.

Plus embarrassant fut le moment où, parvenus au Cercle, Grace sortit de sa mallette une boîte de clichés. Il fallut avouer qu'aucune projection n'avait été prévue et qu'il était trop tard pour y veiller. "Sans importance, dit l'orateur. Laissez-moi seule dix minutes avant que nous passions à table". Elle fut, au dîner, aussi loquace et détendue que si sa conférence – la première de sa vie – avait déjà eu lieu.

Jean Eeckhout

Montée à la tribune, elle parla une heure durant, sans notes, avec la simplicité, la précision, le style et le choix du mot juste qui caractérisent ses écrits. Nul ne se douta que faisait défaut la projection des monuments qu'elle faisait revivre. Crépitement d'applaudissements d'un public ravi. Il fallut, pour qu'on le sût, que le présentateur le révélât. Nouveaux hourras.

Revenus à l'hôtel et à l'appartement, l'hôte de dire : "Vous ayant boutonnée, je suppose que vous auriez souhaité que l'on vous déboutonnât". Nouvel exercice pieux.

Faut-il ajouter que cette conférence fut la première d'une série. la disponibilité de l'auteur étant égale à son activité ; et ses sujets, innombrables. Ses fidèles y auront découvert la quintessence du "Temps, ce grand sculpteur".

Suivit, entre bien d'autres lettres et rencontres, le moment des *Archives du Nord* et des *Souvenirs pieux*. Sa méticulosité d'historienne née voulait que cette saga familiale fût aussi exacte et précise que complète. Or, beaucoup de détails concernant ses ascendants Crayencour, Cartier de Marchienne, Pirmez surtout, lui manquaient. D'où la modeste assistance de l'ami gantois et son don de l'édition originale des œuvres complètes d'Octave Pirmez.

La réception de Marguerite Yourcenar à l'Académie royale belge de langue et de littérature françaises fut un régal, tant sur les lèvres de Carlo Bronne que d'elle-même. Ce fut aussi, pour ses cousins belges, l'occasion de connaître et d'applaudir celle qu'avant sa célébrité ils vouaient plutôt aux gémonies.

Puis vint, sans candidature, son élection fracassante à l'Académie française et sa réception par Jean d'Ormesson. Celle-ci fut précédée de plusieurs visites à Gand. Elle considérait cette accession tel un prix, sans la moindre obligation de présence, ni de collaboration au dictionnaire, où elle eût cependant excellé. Ses confrères ne le lui pardonnèrent pas tous. Il est vrai que l'Académie est un club qui se réunit tous les jeudis. Quand Pierre-Henri Simon la brigua, il abandonna Fribourg et son université

Marguerite Yourcenar en Flandre

pour Paris et la chronique littéraire du *Monde*. Henri Bosco s'en abstint, ne voulant pas quitter Cimiez. Après Montherlant, Julien Green est seul à faire comme elle.

Indifférente aux usages de la Coupole, il fallut néanmoins qu'elle les connût, quitte à ne pas les suivre tous. C'est ainsi qu'on l'entretint de la réception intime et préalable au cours de laquelle l'épée est offerte au récipiendaire. Pour elle, une monnaie d'or d'Hadrien. Mais les allocutions ne furent, sauf erreur, pas publiées, quoique nous lui eussions transmis le texte de quelques-unes de celles-ci, dont celle du Père Carré qui l'intéressa beaucoup.

Se posait aussi le problème de l'habit vert. Nous lui suggérâmes une longue jupe noire, surmontée d'une veste à revers vert et or, avec, au cou, la pièce d'or. Un grand couturier crut mieux faire. Seul valut le foulard blanc qui, à sa mort, recueillerait ses cendres.

Les cérémonies du quai Conti sont généralement suivies d'une réception mondaine, dans les salons Comtesse, chez l'éditeur ou ailleurs. Il n'en fut pas question et, jusqu'à son décès, la première des académiciennes poursuivit son œuvre, ses recherches, sa solitude en son île atlantique des Monts-Déserts, ses voyages de par le monde, ses pèlerinages au Mont-Noir de son enfance, son combat écologique.

Ses funérailles furent à son image et selon ses volontés, œcuméniques et dénuées du moindre appareil. Son œuvre demeure sans avoir subi le purgatoire que Gide lui-même connut.

La Société internationale d'études yourcenariennes conserve avec piété les lettres qu'elle a, trente ans durant, adressées à son ami gantois. Il en est peu parmi elles qui ne soient riches d'enseignement. Pouvaient-elles reposer et servir mieux qu'à Tours-sur-Loire où son culte se joint à celui des Tourangeaux Clouet, Fouquet et Balzac, qu'elle aimait, elle aussi.